

L'INTRUSE AU NEZ DE CLOWN

Eugène Durif

Extrait de *De plus en plus de gens deviennent gauchers*, Éditions Actes Sud, 2004, p.31-41.

Paranoïaque sans doute, mais encore loin du compte. Quand on pense à tout ce qui nous harcèle sournoisement. La grande saloperie ambiante faudrait faire comme si on n'en voyait rien pour ne pas avoir l'air d'un fou. Tentons. Tentons de faire. Si vous trouvez que le réel est trop dégueulasse, pouvez toujours aller voir un psychanalyste, vous soigne ça, paraît-il... Trop de fantômes, trop de spectres à la fois. Ils reviennent dès que je ferme les yeux. Et les yeux ouverts, guère mieux. Ne parlons pas du quotidien. Du présent. On entre ici comme dans un moulin : les souvenirs, les mots des autres qui vous clouent, vous empêchent de respirer. Vous demandent de tracer des inscriptions avec votre sang et après se plaignent et s'étonnent : n'arrivent pas à lire, pas écrit assez lisiblement. Le mieux est de s'enfermer chez soi et de ne pas bouger pendant un bon moment. Un bout de temps calfeutré. Faire le mort, à défaut de pouvoir s'enterrer.

Généralement, peu à peu ça se calme. J'ai dormi quelques heures. Elle est rentrée en pleine nuit. Un homme allongé sur le trottoir. Il fait très froid. Elle l'a vu de loin allongé de tout son long dans ce froid terrible. Elle appelle les pompiers, ils lui demandent si l'homme respire ou pas. Elle leur explique qu'elle l'a vu, seulement vu. Ne pensent pas que c'est de leur domaine : lui conseillent le Samu social. Une femme au bout du fil : nous sommes débordés, nous ne pourrions pas venir avant au moins une heure. Êtes-vous bien sûre qu'il manifestait des signes de détresse. Attendez, des signes de détresse, il est seulement allongé sur le trottoir et il fait moins dix. Essayez les pompiers, dit la femme. De nouveau, les pompiers. Le Samu social, non, on l'a déjà appelé le Samu social. Alors, essayez la police, et s'ils ne peuvent pas venir rappelez-nous. Eux veulent savoir s'il respire ou non. Elle propose de redescendre pour voir si l'homme respire. Non, ce n'est pas la peine, ils iront voir... Elle repart au matin. À peine eu le temps de lui parler. Un rêve où j'essayais d'appeler la police. Ils étaient partout. Contrôlaient, surveillaient la ville. À chaque coin de rue vous demandaient vos papiers. Moi, je rampais au sol et j'étais le seul à qui ils ne demandaient rien.

Je me rendors, le bébé contre moi qui tète à grands bruits sa sucette. On frappe à la porte. Des coups répétés. La porte s'ouvre. Je me lève en courant. Non, c'est trop. Il est neuf heures du matin. Dimanche matin. Et quelqu'un entre chez moi. La porte était mal fermée, explique la femme qui est entrée, une énorme brioche à la main. Vous ne vous souvenez pas de moi ? Je vous avais promis de passer un jour, et bien voilà, le jour est arrivé. Elle a apporté deux livres. Je suis sûr que cela te plaira, on peut se tutoyer : un Bobin et un livre sur les saveurs du quotidien, genre le pas grand-chose et le presque rien, première bouchée de croissant du matin. Petits copeaux du réel sur l'établi du temps. Je remercie. Je voudrais continuer à dormir. Il

faut au moins que je m'habille. Je m'aperçois que je suis en caleçon. L'enfant se met à hurler. Merde. Réveillé. Elle propose d'aller s'en occuper. Non, je veux dormir. C'est dimanche matin. Elle dit qu'elle va rester là assise sans bouger, chez elle de toute façon, elle ne peut pas y retourner, il fait trop froid. Et je suis venue à vélo, il faut que je me réchauffe absolument. Je vais faire du café. Tu n'aurais pas plutôt du thé. On ne se connaît pas beaucoup, mais je suis heureuse de passer vous voir, comme ça... Vous aimez la brioche, j'avais oublié que je te tutoyais. Du thé, ce sera mieux, du thé... Elle fait chauffer de l'eau, rompt de sa main la brioche. Je ne t'ai peut-être pas dit que j'avais le cancer. Ça s'est soigné. Ça revient. Qu'est-ce qu'il fait froid. J'ai sans cesse envie d'enlever mon dentier. Pourtant la tête que j'ai sans, horrible, une vieille sorcière. Je n'aurais jamais pensé que je puisse ressembler à une vieille sorcière. Je me regarde dans un miroir : la méchante sorcière de Blanche-Neige. Et c'est moi ça ? C'est moi ça ! Et dans ma tête, quand je ne me regarde pas dans ce miroir, je me vois plutôt comme Blanche-Neige, mais tu crois que le prince charmant peut embrasser quelqu'un qui n'a plus de dents ? Le thé est prêt. Tu ne prends pas plus de brioche. Peut-être que je débarque un peu comme ça. Tu devrais lui faire un biberon : il a faim. Tu ne veux pas me le laisser tenir dans les bras : c'est quelque chose de chaud, de vivant, laisse-moi le tenir et le serrer un peu contre moi. Il me sourit, lui, il me sourit, il ne me connaît pas encore très bien, il me sourit encore. Attends, j'ai un nez rouge dans mon sac, je vais le mettre, ça le fera peut-être rire. Je mets le nez rouge et je le prends dans mes bras, tu vas voir, je crois que ça va le faire rire. Je serre l'enfant dans mes bras. Non, je ne crois pas que... Elle veut me l'arracher. Elle dit que finalement elle n'a pas trop faim. Je peux en rouler une. Je n'arrête pas de tousser, mes poumons comme des cavernes toutes trouées, je n'ai pas faim, j'ai le ventre vide, peur de manger, peur de vomir tout ce que je mange, peur de mourir toute seule chez moi et que personne même ne s'en aperçoive, tu veux que je sorte mon nez rouge, là je suis un peu dans le pathos.

J'essaie de dire quelque chose, un morceau de brioche s'est coincé dans ma gorge, ça ne passe pas, je ne fais que tousser, le téléphone sonne, l'enfant se met à hurler de plus belle, passe-le-moi, passe-le-moi, je t'assure les enfants me sentent plutôt bien, si je mets mon nez de clown, tu vas voir il va hurler de rire, il faut que je fume cette cigarette, tu crois que j'ouvre la fenêtre ? Pour lui, ce serait mieux. Va répondre au téléphone, si tu veux, laisse-le-moi, t'inquiète pas pour lui. Sur le répondeur Dubroux hurle « Trahison, trahison ». Sa crise du dimanche matin. Le spleen dominical qui le submerge dès l'aube. Veut me tenir au courant des moindres mouvements de vague à l'âme, des moindres tressaillements de ses états intérieurs. Assure régulièrement de sa décision de mettre fin, cette fois définitif, à ses jours. L'heure du terme échu qui ne saurait plus tarder. Non, j'halluciniais. Ce n'est pas Dubroux, ce n'est que Patrick qui me propose d'aller au marché. Près du lit, des couches sales s'entassent. Elle m'appelle de la cuisine. J'arrive. Elle est en train de fumer une cigarette qui tremblote, mal roulée, d'où s'échappent des petits bouts de tabac incandescents en tenant l'enfant dans ses bras. Il hurle. Elle ne sait plus comment le tenir. Elle a sorti son nez rouge et, penchée sur lui, lui raconte l'histoire du petit poussin qui ne voulait

pas manger d'œuf, en mimant tour à tour l'œuf et le poussin. Je récupère vite l'enfant. Je ne comprends pas, d'habitude, ce numéro-là, ça marche toujours, j'ai fait de nombreux stages de clown, il faut que je reprenne ça, il faut que je me relance dans la créativité, plus on souffre plus on peut créer, je crois que je suis mûre, je suis certaine qu'il faudrait qu'on travaille ensemble, on a des trucs à faire ensemble, on peut commencer très vite, tout de suite peut-être, je fournis le matériau de base, en impro, et à partir de là tu m'écris un spectacle, on signe tous les deux, ça peut être formidable, à partir de rien, peut-être de mon cancer et de mon nez rouge, l'histoire d'une fille qui ressemble à la sorcière de *Blanche-Neige*, elle ne s'en rend pas compte, elle ne le voit pas, elle croit, elle, qu'elle est toujours aussi belle que Blanche-Neige et puis, un jour, elle se découvre dans ce méchant miroir, et elle essaie de sourire à ce qu'elle voit, une tête toute chauve et édentée, et là, tu vois, le nez de clown introduit la distance nécessaire pour que ça ne sombre pas dans le pathos, et non, elle ne peut pas supporter ce qui se découvre à elle, et elle part rouler en tous sens sur son vélo, elle essaie d'aller chez quelqu'un à qui parler, elle s'aperçoit qu'elle ne connaît plus grand monde, on la fuit, trop de demande, on lui dit toujours, d'accord trop de demande, on lui répète toujours la même chose, mais qu'est-ce qu'ils veulent que je fasse ? Que je me laisse mourir, dans une petite pièce pas chauffée, trop de demande, mais c'est de la vie, elle, qu'elle demande, c'est une question presque économique, la loi de l'offre et de la demande, maintenant personne n'en veut de ce qu'elle offre, alors, elle demande, c'est sans fin, et on la fuit, ma peau, ma peau, on n'en donne pas cher, et de toute façon tout ce qui tient à la maladie les gens ne supportent pas ou alors abstraitement, *La Dame aux camélias*, tout ça d'accord, mais concrètement, les malades sont laids, ils crachent, ils expectorent et font peur, après pas pareil, une fois qu'ils y sont passés, on peut toujours se souvenir de bons moments, leur reconstruire une image qui se tienne, mais de voir un corps qui se délabre, qui commence déjà à partir de tous côtés, insupportable, quoi qu'on en dise. D'ailleurs, je suis sûre que tu es en train de te dire en ce moment que si j'étais pas là ce ne serait pas plus mal, tu es déjà en train d'élaborer des stratégies, de trouver un truc, un prétexte pour que je ne m'incrute pas chez toi. J'essaie de répondre, non, mais pas du tout, là, en ce moment beaucoup de travail et il faut que je m'occupe de l'enfant. Tu vois, c'est bien ce que je disais, si tu crois que je ne vois pas venir ce qui va venir, je suis habituée, tous les trucs de fuite je les connais, tu n'as qu'à me le dire franchement, tire-toi de chez moi, je suis tranquille chez moi dimanche matin avec mon fils, tranquille à dormir avec lui, et il y a une semi folle frigorifiée qui saute de son vélo pour venir et la tristesse est en elle, elle porte la mort avec elle, hein, elle pue déjà la mort, elle n'a plus grand-chose d'humain, un cadavre qui continue à marcher est-ce qu'on a envie de se réchauffer dans ses bras ? Est-ce qu'on a envie même de jouer aux cartes avec lui ? Quelqu'un qui n'a même plus ses dents à lui est-ce qu'on a envie de sentir son souffle chaud contre soi ? Non, ne t'éloigne pas, je ne vais pas te sauter dessus. Quand est-ce qu'on commence, ce texte ensemble ? Je sens bien que tu n'as pas envie de le faire. Tu peux le dire, hein, tu sais j'en entends tellement, j'en ai tant entendu, je préfère encore ça plutôt que la fuite, il y a au moins un choc frontal d'humanité, quelqu'un qui est là

et qui te dit, tu me fais peur parce que tu pues déjà la mort et s'il y a bien une chose que je ne veux pas sentir c'est celle-là, tu crois que j'ai une chance d'y passer à travers, je ne sais pas, les médecins pareils, pas un seul qui te dise la vérité, mais est-ce qu'il y a une seule personne sur cette terre qui ait envie d'entendre la vérité ? Une seule, tu crois vraiment ? Tu as de la chance d'avoir cet enfant, au moins ça tient chaud et quand on l'a dans ses bras on ne pense à rien d'autre. Tu veux encore de la brioche ? Je n'ai pratiquement pas dormi la nuit dernière, chez moi il fait tellement froid, tu sais, je dors avec un manteau et un bonnet, tellement j'ai froid, tu crois que je peux m'allonger cinq minutes, je crois que je vais m'assoupir cinq minutes, cinq petites minutes, il fait bon ici, cela me donne un peu envie de dormir, tu crois que je peux, je ne veux pas t'envahir, non, non, je vais aller reprendre mon vélo, je ne sais pas très bien où je vais aller, c'est incroyable le week-end à Paris il n'y a personne, tout le monde est en Normandie... Je ne sais pas où ailleurs. En tout cas pour trouver âme qui vive dans cette ville, même en se levant matin... Je crois que ça me ferait vraiment du bien, cinq petites minutes et après je m'en vais, mais pense à ce que je t'ai dit pour ce qu'on peut faire ensemble, en ce moment je consomme du spectacle, mais la créativité... Si, je vais dans un atelier d'écriture, Les Ailes de la plume, mais ce n'est qu'un atelier, c'est comme pour le clown, les stages, les stages... Là, il faut que j'impose ce que je fais... Parler de ma maladie, là, je crois que c'est la seule chose à faire, avec des choses très techniques, des détails, qu'ils aient envie de vomir, et, juste au moment où ils commencent à vomir, je sors mon nez de clown et là je les fais rire, ça les secouera, ils ne l'oublieront pas mon spectacle, et quand je sens que je vais y passer je le fais en permanent, et filmé même, du direct en continu, le moment où j'y passe, sous leurs yeux, peut-être que l'art, le théâtre, tout ça ne choque pas grand monde quoi qu'on dise, forcément toujours un public de gens convaincus d'avance, ça ne prête pas à conséquence, alors que là, clapotage en live, toutes les expressions pour signifier la mort, c'est incroyable le nombre de, la frontière entre l'art et la vie abolie un instant, mais quel instant, qui ça n'intéresserait pas quoi qu'ils en disent ? Enfin qu'elle y passe, elle nous a assez emmerdés comme ça, à traîner dans la pose de celle qui va y passer et a le culot de prendre tout son temps, et peut-être que je pourrais me préparer un mot de la fin qui les laissera là, cloués sur place, ah, ce n'était que ça le spectacle annoncé, finalement pas grand-chose, et on n'a pas bien vu, peut-être qu'à la télé on voyait mieux, en gros plan le visage qui se figeait, les petits râles de la fin captés tout en finesse, rien que ça le vivant qui s'achemine vers l'immobilité définitive, rien que ça, décevant tout compte fait, au cirque on en a davantage pour son argent, musique « entrée des gladiateurs », je ne te dis que ça, il faut qu'on le fasse tous les deux ce spectacle, je le vois déjà je t'assure, tu crois qu'il y aurait un seul critique qui aurait le culot de nous démolir, si peut-être qu'il y aura bien encore un crétin pour dire qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments mais qu'on ne fait pas non plus de bel art avec de la souffrance à nu, qu'il n'y manque pas grand-chose mais que c'était là l'essentiel. Sur le répondeur, cette fois c'est sûr c'est Dubroux qui invective, pense que je l'ai laissé tomber, s'il savait. Et à la fin du spectacle comme un mauvais strip qui se finit, j'enlève mon dentier et mes

faux cheveux, et je leur souris comme la méchante reine de *Blanche-Neige*, qu'ils viennent dire après que c'est du chiqué, il faut qu'on s'y mette tout de suite à cette pièce, tu crois qu'avant je peux dormir un petit moment, juste un tout petit moment dans ce fauteuil ? Et après, on commence à l'écrire, je te donne tous les matériaux de base, ne t'inquiète pas, je ne vais pas te sauter dessus, je sais que je dégoûte tous les mecs maintenant, tu sais à quand ça remonte la dernière fois que je ? Je n'ose même pas le dire... Pourtant, tu sais à une période il suffisait que je regarde un homme dans les yeux ou que je lui caresse, très légèrement, le bras pour qu'aussitôt il m'emmène avec lui. Non, mais je ne veux pas soulager tout le monde en quittant trop vite le plancher, jusqu'à la fin, je serai là, la demande, la demande, oui, je suis encore en vie, voilà, je n'y peux rien, et je vous emmerderai jusqu'à la fin, vous pouvez compter sur moi.